

Gérard Malgat

**André Malraux et Max Aub :
L'Espagne au coeur de l'amitié**

Deuxième partie : Paris, malgré tout (1958-1972)

*Le centenaire de la naissance de Max Aub donne lieu ce printemps 2003 à une multiplicité et à une diversité de manifestations à l'image d'un auteur trop méconnu, romancier, dramaturge, scénariste – écrivain engagé dans l'aventure du vingtième siècle et de sa littérature. Gérard Malgat, qui est à l'initiative de ces manifestations, poursuit la chronique et l'analyse de l'amitié entre Max Aub et André Malraux initiée dans le premier numéro de P.A.M. (Article 136 de *Présence d'André Malraux sur la Toile*, avril 2012.)*

Juin 1958 : Max Aub obtient enfin l'annulation définitive de la mesure d'interdiction de séjour que, depuis sa première demande de visa déposée en 1951, la France lui oppose.

Nous rapportons dans notre première partie (*Présence d'André Malraux*, n° 1 ; *Présence d'André Malraux sur la Toile*, art. 136) le témoignage d'André Camp, grand ami de Max Aub, sur l'intervention décisive de l'un de ses parents pour qu'enfin les fiches de dénonciation datant de 1940, à l'origine de cette mesure aussi injustifiée qu'arbitraire, soient classées. À ce témoignage il convient d'ajouter cette remarque : juin 1958 correspond précisément à l'époque où Malraux, dans le sillage du général de Gaulle revenu au sommet de l'Etat en juin, est nommé ministre délégué à la présidence

du Conseil. Concomitance qui autorise à penser qu'André Malraux, dans sa nouvelle position d'homme du pouvoir, intervient peut-être pour la résolution de l'in vraisemblable, mais tristement réelle, situation dont est victime son ami.

1959-1960 : *L'Espoir*, de Paris à Mexico

Max Aub commence son second voyage à Paris le 15 novembre 1958, soulagé de pouvoir enfin séjourner sans restriction de durée. Quelques jours après son arrivée, il assiste à une projection du film *Espoir-Sierra de Teruel*, qui à cette époque est régulièrement projeté à Paris dans le circuit « Arts et essais ». Max Aub note dans son journal, à la date du 18 janvier 1959 :

Je vois *L'Espoir* exactement vingt ans après. Surprenant le primitivisme, l'extatique. Normal. Ni Malraux ni moi ne savions quoi que ce soit des techniques du ciné. En fin de compte le primitivisme c'est cela : ignorance de la technique. Celle-ci vient s'ajouter seule, avec le courant des œuvres. [...] En tant que film primitif, *L'Espoir* est bien. Nos progrès sont visibles dans le film lui-même. La descente de la montagne - le dernier tournage que nous réalisaimes - est meilleure que les autres séquences.

L'année suivante, plus de vingt ans après le projet qu'avait eu Malraux de le diffuser au Mexique, *Sierra de Teruel* est enfin programmé à Mexico. En ce printemps 1960, Malraux se trouve lui-même au Mexique : celui qui est devenu depuis juillet 1959 ministre des Affaires culturelles entreprend une série de voyages dans divers pays d'Amérique du Sud (Mexique, Argentine, Pérou, Uruguay) pour expliquer et défendre – taisant ses sentiments et ses doutes sur une question douloureuse et sanglante – la politique du gouvernement français en Algérie. Fin mars, Max Aub a prévu d'accompagner Malraux dans un déplacement à Oaxaca et dans le Yucatan. Mais, en proie à des ennuis de santé, il ne peut effectuer ce voyage.

Ses engagements ministériels obligent Malraux à regagner la France avant le jour de la projection de *Sierra de Teruel* et c'est bien sûr Aub, l'adjoint dévoué de la réalisation du film et l'ami fidèle qui, le 24 avril préside la séance au cinéma « Las Americas ». Pour cette circonstance, qui l'émeut profondément, Max Aub prononce une allocution dans laquelle il insère les paroles qu'il avait adressées solennellement à tous

les participants le premier jour du tournage, dont nous avons reproduit un extrait dans la première partie de notre article.

1961 : *Jusep Torres Campalans, ou la fable du peintre retrouvé.*

Si dans ces années 1960 Max Aub écrit beaucoup, il est peu lu. L'œuvre, comme son auteur, est en exil. Les lecteurs mexicains ne s'intéressent que modérément aux livres traitant de la guerre d'Espagne, quant aux lecteurs espagnols ils ne peuvent se les procurer : la grande majorité des livres de Aub, ce républicain « rouge », est interdite par les autorités franquistes. « Je suis un écrivain sans lecteurs » constate tristement Max Aub dans les pages de son journal. Pour lutter contre la relégation de son œuvre littéraire, Max Aub cherche à faire traduire et publier quelques-uns de ses livres en Europe, et en premier lieu en France, ce pays natal qui l'a maltraité si longtemps mais avec lequel il se sent tellement lié culturellement et affectivement ! Il pense plus particulièrement à l'un des derniers ouvrages qu'il a rédigé : *Jusep Torres Campalans*. Ce livre original et surprenant, paru en 1958 au Mexique, a été salué par la critique et a semblé susciter plus d'intérêt que ses romans ou son théâtre sur la guerre. Se présentant comme une monographie, du type de celles publiées à l'époque par l'éditeur suisse Skira, *Jusep Torres Campalans* retrace l'initiation artistique d'un peintre catalan, ami de Picasso, dans le Paris des années du début du siècle, puis sa soudaine disparition au seuil d'une œuvre prometteuse. Max Aub affirme avoir retrouvé par hasard la trace de ce peintre lors d'un voyage dans les montagnes du sud du Mexique et apporte la récolte de sa minutieuse enquête : annales, biographie, photos, journal intime du peintre, reproductions d'une cinquantaine de tableaux peints pendant son époque parisienne. Mais en réalité tout cet ensemble n'est qu'invention et parodie talentueuse créées de toutes pièces ! Max Aub pastiche le sérieux excessif de la vie artistico-littéraire parisienne, qui voit fleurir au cours de ces années économiquement « glorieuses » quantité de galeries d'art, d'artistes « modernes » ou « contemporains » et de monographies luxueuses.

André Malraux est dans la connivence depuis la naissance du livre, qui lui est d'ailleurs dédié puisque qu'il s'ouvre sur ces simples mots : « à André Malraux ». Lors

de la parution de l'ouvrage dans la capitale mexicaine, en juillet 1958, Malraux suit avec amusement l'effervescence journalistique produite par l'exposition des tableaux, initiative à laquelle il apporte sa complicité puisque une toile, qui a pour titre *Portrait de Picasso*, est exposée avec la mention « propriété d'André Malraux »... Cette mention, comme toutes celles apposées en bas des tableaux, est une facétie de Max Aub qui en réalité a peint lui-même toutes les toiles, et joue de la complicité de ses amis pour attirer la curiosité des critiques d'art mexicains sur la renommée de ce peintre inconnu retrouvé par lui dans les montagnes du Chiapas. Lorsque dans les premiers jours d'août 1958 Malraux reçoit l'édition originale, il complimente par lettre son ami en ces termes : « Je viens de recevoir le *Peintre imaginaire* et lui ai trouvé une bonne tête – outre une bonne dédicace ».

André Malraux va jouer un rôle-clé dans la parution de l'édition française. Il convainc, ou plutôt il somme Gaston Gallimard de publier ce livre. Massin, alors directeur artistique et responsable de cette édition française, constate à la fois le rôle essentiel de Malraux et la complicité qui unit les deux hommes :

C'est Malraux qui a imposé à Gallimard le livre de Max, c'est certain ! Car Gaston Gallimard avait horreur des livres illustrés, il n'aimait que la littérature, les textes. La collection « L'univers des formes » a d'ailleurs failli ne pas se faire chez Gallimard car Gaston traînait des pieds et Claude aussi, ils ne voulaient pas. Ils retardaient le plus possible l'échéance. Malraux a dû exercer un véritable chantage et cette collection s'est réalisée en 1957. Quant à Campalans, ce type de livre, sachant qu'en plus c'était un canular... Mais Malraux avait une influence énorme. Il donnait un coup de téléphone à Gaston et disait « tu sors ce livre » ! Gaston s'exécutait. Max Aub venait fréquemment chez Gallimard. Il nous invitait souvent dans de bons restaurants qu'il connaissait bien mieux que beaucoup de parisiens ! Nous étions plusieurs : il y avait Malraux, Bernard Anthonioz, le mari de Geneviève de Gaulle, qui était un des conseillers les plus proches de Malraux, Albert Beuret qui était alors directeur de cabinet de Malraux et qui a été secrétaire général de la collection « L'univers des formes ». [...] Max allait voir Malraux au ministère, rue de Valois, sans se faire annoncer : il bousculait les huissiers – à la fin ils le connaissaient tous ! – et il entrait dans le bureau de Malraux comme si c'était chez lui. Il était au courant de tout ! Un jour, de retour de visite à Malraux rue de Valois, il me dit : « vous ne connaissez pas la dernière ?... de Gaulle propose à Malraux de prendre le ministère du Travail. Il a refusé car, m'a-t-il dit, s'il avait pris ce ministère, il aurait eu cinq cents grèves sur le dos ! » Max Aub était vraiment au courant de tout ce qui se passait dans les coulisses du pouvoir.

Malraux s'efforce aussi de faciliter la promotion de cet ouvrage dans la presse parisienne, comme s'y efforcent d'autres amis de Max Aub : Jean Cassou, Max Pol Fouchet, Pierre Gaspar et sa femme Alice qui est la traductrice du livre, Emmanuel Roblès. De fait, près d'une trentaine d'articles vont être publiés sur cette édition française. Mais l'échec de vente est total, ainsi que le rapporte Massin :

Au moment de la sortie du livre *Jusep Torres Campalans*, ça partait bien; Malraux était dans le coup, il apportait sa caution, avec d'autres comme Jean Cassou, Roger Caillois... On s'était amusé à la fin du livre à attribuer les tableaux : c'est ainsi qu'on peut lire « propriété d'André Malraux, propriété de Massin, de Roger Caillois, de Picasso, de Cassou... », tous les copains de Max. Tout cela est inventé ! De plus, avec Malraux et avec plusieurs familiers de Max, nous avons fait le nécessaire pour que les journalistes soient « intoxiqués »... Mais l'article intitulé en gros « CANULAR » et publié par *France Soir* le 21 février, le jour même de la sortie du livre, a tout cassé. Ce fut un échec commercial.

Ce Jusep Torres Campalans, sur lequel Max Aub avait fondé tant d'espoir pour être enfin lu en France, se vendit très peu. Ni la complicité active des amis de Max Aub, ni les nombreux articles publiés dans la presse française au moment de la parution ne déclenchèrent la curiosité des lecteurs. Le peintre imaginé ne put faire « revenir » ni son créateur ni son œuvre en Europe.

1962-1966 : Les allées et venues parisiennes d'un écrivain espagnol

L'échec de diffusion en France de *Jusep Torres Campalans* est d'autant plus douloureux pour Max Aub que l'exil en terre mexicaine, dont il ne peut savoir quand il se terminera, lui pèse de plus en plus. L'Europe est son creuset, il voudrait revenir y vivre. Dans ses lettres à Malraux écrites dans ces années 1960, il fait part de ses démarches auprès des autorités mexicaines pour être nommé attaché culturel du Mexique à Paris. Cet espoir ne se concrétisera pas, la loi mexicaine réservant les charges diplomatiques aux citoyens mexicains par filiation.

Ne parvenant pas à réunir les conditions pour s'installer en France, Max Aub s'efforce de multiplier les occasions pour y séjourner. Chacun de ses voyages à Paris lui permet d'assouvir sa soif de théâtres, de cinémas, de musées. Aub nourrit sa passion

pour la peinture en visitant galeries d'art et expositions temporaires. Il tire parti de ces activités pour écrire une série de portraits d'écrivains et de peintres ayant vécu et travaillé à Paris. Tantôt chroniques de l'actualité artistique, tantôt hommages nécrologiques lorsqu'il apprend le décès d'écrivains ou d'artistes qu'il a eu l'occasion de rencontrer, il se fait volontiers « moraliste-peintre », dressant les portraits d'écrivains – Aragon, Ilia Ehrenburg, Montherlant – et de peintres tels que Bonnard, Chagall, Giacometti, Picasso, Tzara.

Reporter, écrivain, Max Aub se fait aussi « passeur de culture » d'une rive à l'autre de l'Atlantique. Directeur des services de radio télévision de l'Université autonome de Mexico à partir de 1961, il noue une collaboration fructueuse avec André Camp, lui-même directeur des émissions de langue espagnole de la RTF. Les deux hommes échangent et diffusent de nombreux programmes radiophoniques sur la littérature et l'actualité théâtrale parisienne.

A Mexico, Aub connaît beaucoup de monde dans les milieux politiques et culturels et il s'efforce de soutenir les projets que Malraux et son ministère pilotent, en assumant un rôle de correspondant particulier du ministre. Cette position non officielle lui permet de préserver une liberté de propos et de tons perceptibles dans cet extrait, où il est question de la préparation de l'Exposition française d'octobre 1962 :

Mon cher André, j'ai vu l'élégant Monsieur L..., qui a plutôt l'air de n'avoir rien inventé, entre l'ineffable Comte Viau de Lagarde et le subtil Monsieur D... Ils m'ont téléphoné à la dernière heure du dernier jour pour me dire qu'en plus de la grande exposition il y aurait une participation culturelle « avec des tableaux ». J'ai dit : « Ah ! » Ceci dit, il y a six mois j'ai demandé aux services de M. Sirol qu'ils m'envoient une copie de l'émission que j'avais faite sur *France III* de la poésie mexicaine contemporaine – en français – qui a passé, je crois, le 7 mai. Je l'attends encore.

Au moment où cette exposition a lieu, Aub prévient Malraux de l'insatisfaction des Mexicains sur la qualité des tableaux exposés par la France :

Mon cher André, les Mexicains – tu vois ce que je veux dire – se llaman a engano – difficile de traduire – : ont le sentiment de se sentir trompés... Car ayant exposé ce qu'il y avait de mieux (Nous en avons envoyé [*sic*] les joyaux en or de Montalban, le vrai Caballero Aguila, etc.), ils trouvent l'ensemble insuffisant (je parle tableaux, non dessins). La raison est simple : depuis que les reproductions – surtout en couleurs – jouent le rôle que tu sais mieux que personne, quand on

leur annonce la peinture française de 1860 à 1960, ils croient devoir trouver l'Olympia, sinon l'Enterrement, Les Joueurs de Cartes, Guernica (qui n'est pas à vous, mais cela ne fait rien), *Le Déjeuner sur l'Herbe*, etc. En général, vous devriez en tenir compte, non seulement pour ici : résultat du *Musée Imaginaire*.

Au fil des onze années des responsabilités ministérielles de Malraux, Max Aub accueille à Mexico ses principaux collaborateurs, qui tous se lient d'amitié avec lui. Geneviève de Gaulle-Anthonioz, témoin de quelques-unes des rencontres entre Aub et Malraux, nous a livré son témoignage sur la grande complicité qui unissait les deux hommes, et nous en reproduisons une partie ci-après.

Mon mari devait se rendre au festival de cinéma d'Acapulco. A l'aéroport il y avait tout un groupe pour l'accueillir car c'était un personnage officiel. Et puis en retrait il y avait un personnage qui lui dit d'un air conspirateur : « Je viens de la part d'André... » c'était Max. À partir de ce moment-là mon cher mari a mené une double vie : dans la journée il visitait les personnes, les lieux où il était officiellement reçu. Et puis le soir il retrouvait le groupe des républicains espagnols, coraqué par Max Aub. On dormait tard, aux heures espagnoles; on buvait beaucoup aussi... Et ils se sont pris d'amitié l'un pour l'autre. Ils ont continué à correspondre. [...]

Quand Max Aub est venu à Paris, nous nous sommes vus à plusieurs reprises. Max Aub avait à cette époque un poste idéal pour lui puisqu'il était directeur de la télé scolaire mexicaine, laquelle n'existait pas en fait... c'était rêvé pour lui ! Malraux l'a reçu tout de suite. Un jour Bernard a rencontré Pierre Lazareff, qui lui a dit : « Bernard je voudrais vous demander quelque chose : il y a un personnage tout à fait inconnu de nous tous qui a pris plusieurs fois des repas avec Malraux : plusieurs journalistes l'ont vu, on ne sait pas qui c'est. Malraux a l'air tellement content de le voir ! Il rit, il est ravi, ils se racontent des histoires... ». Et c'était Max Aub.

A chacun de ses séjours à Paris, Max Aub rend Visite à quelques libraires pour remédier aux lacunes de sa bibliothèque et se rappelle aux bons souvenirs des maisons d'éditions. Recherchant obstinément les possibilités d'être lu en France, il rend régulièrement compte à Malraux de ses tentatives pour approcher et convaincre les éditeurs de le publier. Collaborateur de nombreuses revues éditées sur le continent sud-américain, il sollicite Malraux à une ou deux reprises pour des articles ou des éditoriaux, mais André Malraux décline ces invitations, faisant valoir que ce type d'écrit est inconciliable avec ses fonctions. Cependant il accepte que certains de ses discours soient traduits et publiés par Max Aub. Ainsi en est-il de l'oraison funèbre prononcée

par Malraux le 19 décembre 1964 lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, oraison que Max Aub publie à Mexico en novembre 1965, dans une revue intitulée par lui *Los Sesenta*, littéralement « Les Soixante » parce qu'ouverte aux seuls écrivains ayant dépassé cet âge !

1965-1967 : *Sierra de Teruel*, du film au livre

En mai de cette même année 1965, Aub voyage en France pour être membre du jury du festival de Cannes et pour prendre part à la parution de son *Campo francés*, scénario écrit en 1942 pour un projet de film largement inspiré par la cruelle expérience qu'il a subie en France pendant ces années noires (ses internements successifs à Roland Garros, au camp du Vernet d'Ariège, à Djelfa sur le Haut atlas algérien qui ont été évoqués dans la première partie de cet article). Ayant abandonné tout espoir de réaliser ce film, il a au moins la satisfaction de voir le scénario publié à Paris, en version espagnole, par les éditions *Ruedo ibérico*, créées à Paris par José Martinez, Espagnol exilé en France.

Au cours des semaines suivantes, Max Aub discute avec José Martinez d'un autre projet : la publication du scénario du film *Sierra de Teruel*. Lorsque Max Aub demande à Malraux son autorisation, celui-ci pose deux conditions : que l'édition paraisse seulement au Mexique et pas à Paris, et qu'elle soit uniquement éditée en langue espagnole. Le ministre d'Etat ne semble pas désireux de voir son passé de combattant de la guerre d'Espagne revenir dans les devantures des librairies parisiennes... La préparation du manuscrit réactive les souvenirs d'un tournage réalisé dans la passion et les soubresauts du conflit, et Max Aub note pour lui-même, quand en septembre 1967 il boucle la maquette du livre :

Préparation de *Sierra de Teruel*. Tant de souvenirs! Authentique *flash back*. Un travail comme celui que nous fîmes peut seulement se mener à bien en se livrant totalement. Nous travaillions sans réserves, entêtés, absorbés, ayant recours aux restes même du génie, nous employant à fond, sans autre intention que de faire en sorte que tout soit le mieux possible. Le plus acharné, Malraux. Il ne nous contamina pas : nous l'étions. [...] On peut être ce qu'on n'est pas (ni Malraux ni moi n'étions cinéastes) si l'on se donne passionnément à ce qu'on fait ». Lorsque Malraux, quelques

jours plus tard, reçoit l'édition du livre publié par l'éditeur mexicain Era, il en avertit Aub par ces quelques mots laconiques : «Bien reçu la Sierra. Ça fait des rêves... à bientôt. A.M.

En cette même année 1967, Gallimard accepte de publier *Dernières nouvelles de la guerre d'Espagne*, ouvrage qui réunit une partie des récits de témoignage de Aub, sur la guerre et son issue – cette « retirada » vers la France –, sur l'exil. Aucun autre livre ne sera publié en France du vivant de l'écrivain, à son grand regret.

Mai 1968 « vu » par Max Aub

Max Aub comprend la fidélité et l'admiration que Malraux voue au général de Gaulle : lui-même admire sincèrement le général, pour sa hauteur de vue et sa capacité à mettre en œuvre une politique de la troisième voie, « non-alignée » avec un bloc ou l'autre. Après l'accession du général de Gaulle à la présidence, il tente, par l'intermédiaire de Malraux, d'obtenir une interview du général, en vain : « Pour le général de Gaulle, rien à faire, il ne donne aucune interview » répond Malraux à sa demande.

Mai 1968, ce mois où « les murs ont la parole » tandis que les usines et les théâtres nationaux sont occupés, suscite la curiosité de Max Aub. Il tente, depuis son domicile mexicain, de décrypter la portée de ces événements et note ses réflexions dans son journal. Le 31 mai il écrit :

Les ouvriers et les étudiants « de gauche » protestent, un peu partout, contre la décision de de Gaulle de rester (quelle solution lui restait-il ?) à la tête de la destinée de la France. Ils ne se rendent pas compte que si cela n'avait pas été ainsi ce ne seraient pas eux les maîtres du jeu mais un général de la taille de Salan ou Massu. Avec leur envie de s'enlever l'épine envenimée de l'Algérie. En dépit de toutes leurs manigances, les communistes s'en sont clairement rendu compte, et ne parlons pas de Guy Mollet.

Les communications directes avec la France étant rares, Max Aub s'efforce d'obtenir des informations par le consulat de France à Mexico sur les initiatives et attitudes de son « ami le ministre », comme ont coutume de dire les amis de Aub. C'est ainsi que le 7 juin il écrit :

Sirol me raconte Malraux, sur les Champs Elysées, dans la manifestation gaulliste. «Il est effrayé», me dit-il. Je ne le pense pas. Stupéfait oui, je suppose. Croire tellement qu'on a travaillé sérieusement pendant dix ans et, soudain, tout s'écroule sans raison valable. Rediscuter pendant quelques heures avec lui me comblerait de plaisir.

Le mois suivant, ayant reçu la copie du discours prononcé par Malraux le 20 juin 1968 lors d'un rassemblement de l'Union pour la Défense de la République au Parc des expositions, Aub lui fait part de ses réflexions et lui propose son interprétation des événements survenus en France, avec sa franchise coutumière et une agilité linguistique qui prouve, si besoin en est, son excellente maîtrise du français :

Cher André : pour le discours: vu les photos, je comprends votre réaction Sorbonne-Grèves; mais tout de même il ne faudrait pas en faire une Histoire. Pour ce qui est de l'Université – et de l'audio-visuel – j'en sais quelque chose : on n'en sortira pas avant un siècle. L'humanité s'était habituée à une guerre mondiale : chaque 25 ans, maintenant (la bombe) ceux de 40-50 ne veulent laisser leur place à ceux de 25. D'où révolution ? Pas dans le genre communiste en tout cas. Aux machines de parler. Une « France chancelante » ? Non ? L'Angleterre c'est pire, et Oxford ? et Cambridge ? Wimbledon, et merci. Non : c'est plutôt Gallimard contre Hachette. Enfin, tous ceux qui avaient pris le surréalisme au sérieux, Leiris ou Aragon, plus leurs jeunes Max-Pol Fouchet et Compagnie. C'est bien du côté littérature, ce n'est pas mal vu de dehors pour la France : «révolution culturelle» en plus vrai que l'autre. Le problème de la jeunesse n'est tout de même pas un problème de revues littéraires. Évidemment il faut faire vite dans le monde entier. Mais quoi ? Pour le reste tu deviens prophète. Bon on s'y fera. [...] Nous en reparlerons, j'espère, en boustifillant.

De Max Aub au Max Torrès présenté par Malraux...

Le contexte et la tonalité de ces remarques, nourries de l'ironie et de la vivacité qu'affectionne Max Aub dans tous ses débats avec ses amis, nous conduit vers le personnage que Malraux fait entrer dans son bureau ministériel le lundi 6 mai 1968 dans le troisième chapitre de *La Corde et les souris*. Ce Max Torrès, visiteur parmi d'autres « Hôtes de passage » ne cache-t-il pas Max Aub ? Dans son introduction au tome *Le Miroir des limbes* de la nouvelle édition des œuvres complètes de Malraux dans la Pléiade, Marius-François Guyard observe que, outre cette identité des prénoms, le visiteur fait entrer avec lui le passé espagnol de Malraux. De fait, bien des indices

incitent à démasquer Max Aub derrière ce visiteur... Evoquant son itinéraire d'exilé, de professeur déraciné, Torrès suggère que son destin ressemble à celui de Max Aub quand il affirme : « à cause de lui [Hitler] je suis bien obligé de penser que je suis juif ! Pourtant je m'en fous ! », ou qu'il confie se sentir comme les étudiants qui manifestent dans les rues de Paris, « déboussolé » même s'il a la ressource d'accuser l'exil. A ces remarques de Torrès viennent s'ajouter celles du narrateur qui observe que son visiteur est « sensible aux compliments comme autrefois – seulement au sujet de l'Espagne, car il n'a aucune vanité » et qu'il a commencé des Mémoires mais ne les a pas continuées. Et comment ne pas songer à Aub lorsque le narrateur note le besoin de pensée, d'interrogation de son ami Max, ajoutant que « la guerre civile a fait [de lui l'émigré] d'un passé » ? A ces indices ayant trait à l'itinéraire et à la personnalité de Torrès vient s'ajouter un indice concernant la langue du visiteur, qui ponctue ses interventions par l'expression « pur-et-simplement ». Sa réitération – pas moins de dix fois au long des pages de ce dialogue – suscite de la part du narrateur ce commentaire : « Il a fait ses études en France, et son absence d'accent accroît la bizarrerie de cette locution, qu'il employait déjà en Espagne ». Cette remarque s'applique tout à fait à Max Aub, qui dans une langue française parlée avec un total naturel – c'était, rappelons-le, sa langue natale – laissait affleurer cette expression, directement venue du « pura y simplemente » de la langue espagnole.

Cependant, ce « Torrès » dont le patronyme nous rappelle celui de *Jusep Torres Campalans*, précédemment évoqué et qui fut certainement le livre que Malraux préféra, n'est pas Max Aub, qui en mai 1968, nous l'avons noté, se trouvait à Mexico et non dans le bureau de Malraux. D'autres indices empêchent d'assimiler les deux Max : Aub ne fut jamais « un jeune juif anguleux aux yeux éclatants », il n'émigra jamais à Berkeley et ne fut ni psychanalyste ni spécialiste de la chimie du cerveau; il ne fut pas blessé pendant la guerre d'Espagne ni condamné à mort après. Max Torrès est un personnage composé par Malraux, comme Jacque Méry, le Bonze ou d'autres, mélange de réalité et de fiction. On ne peut donc tout à fait assimiler complètement les deux Max comme le propose Marius-François Guyard dans l'index de la Pléiade qui accompagne sa remarquable introduction. Car si le nom de Max Torrès est cité trois fois et le prénom « Max » revient à dix-sept reprises, Malraux fait nommément allusion une seule fois à

Max Aub dans les premières lignes de ce chapitre, le dissociant ainsi du dialogue romanesque qu'il engage ensuite avec Max Torrès.

Les liens de l'Histoire vécue en commun et l'influence de l'écriture

Pour Aub l'œuvre romanesque de Malraux – écrite, rappelons-le, entre 1928 avec *Les Conquérants* et 1937 avec *L'Espoir* si l'on excepte *La Lutte avec l'ange* publié en 1943 – est une référence, sinon un modèle, pour la tâche qu'il s'est assignée : « dar cuenta », rendre compte de la guerre d'Espagne, de ses terribles événements et de ses tragiques conséquences. Au long de plus de trente années d'exil, Aub ne cesse de compléter un immense reportage, une longue chronique de l'anéantissement de la République espagnole. Pour Max Aub le témoin, les romans de Malraux, *La Condition humaine*, *L'Espoir* sont précisément des reportages exemplaires, dans lesquels la fiction se met au service du réel, celui-ci étant plus vrai du fait même de la force de cette fiction. Comme Malraux l'est dans ces romans, Aub veut être écrivain de cette épopée tragique, veut être écrivain direct, à la fois témoin et acteur de celle-ci. Comme Malraux, Aub veut que ses personnages fassent part de leurs débats idéologiques, de leurs doutes comme de leurs convictions quant à l'impérieuse nécessité de l'action.

Toutes les fois où, dans les pages de son journal, dans ses écrits critiques sur la littérature, ou encore dans ses correspondances, Aub fait allusion aux écrivains auxquels il se sent relié, il mentionne André Malraux. Ainsi, dans une lettre écrite en janvier 1949 à Roy Temple House, professeur américain qui publie la revue *Books Abroad* et dans laquelle ce professeur a fait allusion à l'existentialisme de Max Aub et de ses personnages, Aub écrit :

Je me sens beaucoup plus relié à un autre mouvement des lettres contemporaines, plus clair et plus normal – et, si vous voulez, héroïque –[...] où l'on rencontre des gens aussi différents en apparence, comme le sont, par exemple : Hemingway, Malraux, Ehrenbourg, Koestler, Faulkner, O'Neill. Personnalités qui, en dépit de leurs efforts, ne peuvent aller au-delà du fait de refléter leur époque.

Aub cependant relativise l'influence directe que Malraux a pu exercer sur son écriture : dans des pages autobiographiques rédigées en 1953 il écrit : « *Quelle influence*

a eu Malraux sur moi ? Il m'est difficile de le dire, je crois qu'elle est plus personnelle que littéraire ». Et en mai 1967, dans une série d'entretiens avec André Camp diffusés sur France-culture il déclare :

Je continue à être un très grand admirateur de Malraux et d'Aragon et un très grand ami de Malraux et d'Aragon et je continue à croire que ce sont deux des plus grands écrivains français. Maintenant évidemment je suis plus près de Malraux que d'Aragon, parce que je suis romancier et que je crois que Malraux a écrit quelques-uns des romans les plus importants de notre temps, entre autres ses bouquins sur l'art. Il n'est peut-être pas d'accord, mais enfin je crois que ce sont plus des romans que des bouquins sur l'art.

Cette admiration et cette reconnaissance de la valeur exemplaire des romans de Malraux s'accompagne d'un regard critique sur les ouvrages publiés postérieurement par celui-ci. Chaque nouveau livre reçu de son ami nourrit tantôt les pages de son journal, tantôt les lettres qu'il adresse à Malraux. Quand il reçoit les *Antimémoires* il les arpeute avec passion, car elles lui fournissent matière à réflexion sur les mémoires et sur l'impossibilité, selon lui, de les écrire : parce que l'homme ne peut pas dire toute la vérité de sa vie, mais seulement une partie. Aub a d'ailleurs décidé de ne pas en écrire, ne donnant pas suite à des propositions d'éditeurs. Pour lui l'important n'est pas d'écrire ses mémoires, mais de laisser trace « pour la mémoire » de ce qui s'est passé. L'introduction de Malraux suscite ses réflexions :

Les mémoires sont des souvenirs de choses mortelles; les *Antimémoires* le sont au sujet d'œuvres immortelles, le passage d'un homme à travers les ruines accumulées durant cinquante ou soixante siècles. Il n'y a pas de mémoire d'outre-tombe. Les *Antimémoires* de Malraux ne le sont pas sinon son cahier de voyage en Orient – avec des extraits de livres épuisés (*Les Noyers de l'Altenburg*, qui « ne seront pas réédités ») –, avec un prologue fulgurant (comme celui du Temps du mépris). Son passage en Méditerranée – Italie, Egypte –, par la mer Rouge, son vol sur Saba, Aden. Je suppose que ce qui suit le mène tout naturellement à l'Inde, à l'Indochine, à la Chine, avec tout ce qui, à soixante-cinq ans, ressurgit de sa jeunesse et de sa maturité. [...] Tel qu'il est : Malraux par lui-même. C'est à dire: il s'éloigne de quelques mètres et il se regarde. Passionnant par l'intelligence... Rien de nouveau pour moi, et encore moins ce qui déconcerte les autres : les sauts dans le temps et les lieux. Il est ainsi.

Quand en 1971 il reçoit *Les Chênes qu'on abat*, ouvrage d'entretiens entre Malraux et le général De Gaulle, Max Aub poursuit son dialogue critique avec André Malraux et lui écrit :

Dans les *Antimémoires*, (je parle littérature), les portraits de Nehru et de Mao étaient plus fouillés, précis, surprenants que celui du Général. C'était, après tout, assez compréhensible : tu n'avais pas à y revenir. Tu me diras « ce n'est pas un roman ». Bon. Tu dis que *La Condition* est un reportage, d'accord, et *Guerre et Paix* un livre d'histoire. Je t'écrivais que *Les Chênes* donnaient du Général un portrait beaucoup plus en relief que celui du Tome I. Un portrait saisissant, surtout le matin (des fenêtres et de la neige). Pour le déjeuner, j'y étais et je l'ai trouvé réjouissant et, je suppose tous tes lecteurs. Et ce n'est pas facile, j'en sais quelque chose. (On en reparlera j'espère). Je relis : comprends-tu ? Ce ne sont pas les conversations (tout de même la mort en plus ici), c'est le physique si tu veux. Tu es passé de la peinture à la sculpture (sur bois). Difficile d'enchaîner en mi bémol à ce sujet. Mais je n'ai rien lu depuis longtemps qui approche ton bouquin. Moi qui oublie tout et tout de suite ne peux effacer à aucun moment ce bureau et vous deux.

1972 : la reconnaissance et la dernière rencontre

Après avoir été nommé d'Officier de l'Ordre des Arts et des Lettres le 1^{er} juillet 1966, Max Aub apprend en janvier 1972 qu'il est nommé Commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres. Le 24 janvier, l'ambassadeur de France au Mexique, Xavier de la Chevalerie – qui avant d'être Ambassadeur de France au Mexique avait été directeur du cabinet du général de Gaulle – organise une cérémonie officielle pour remettre à Max Aub sa cravate de Commandeur. Dans son discours de réception, Aub synthétise les étapes de son destin en quelques formules alliant l'humour et le sérieux, conscient qu'il doit plus cette distinction honorifique à la fidélité attentive de Malraux qu'à une connaissance de son œuvre par la société française.

Quelques mois plus tard Aub, sur le chemin du retour vers le Mexique après son second voyage en Espagne, fait escale à Paris pour soumettre à Luis Bunuel quelques questions restées ouvertes dans la rédaction de son livre en cours. Le 20 juin, il retrouve André Malraux et note dans son journal :

Déjeuner avec Malraux. « Hélas, celles-ci furent... » Tristesse infinie. Continuera-t-il à écrire ? Il dit que oui. J'en doute. Dans le restaurant, au fond, Dali. André Malraux dit que Skira va publier

Gérard Malgat : «*André Malraux et Max Aub : l'Espagne au cœur de l'amitié.*
Deuxième partie : Paris, malgré tout (1958-1972)»,

un chapitre des *Antimémoires* et vingt, cinquante mètres plus loin Luis Bunuel en train de filmer. Sourd, mais en train de filmer, très concentré : heureux avec un écran de télévision qui reproduit l'image que la caméra est en train d'enregistrer, il ressemble à un enfant : – Regarde, regarde. On trouve cela seulement en France ! – C'est vrai ? – Nous ne sommes plus. A votre santé ! Et Pablo Neruda en train de mourir dans son ambassade, au cas où il manquerait quelqu'un sur ce tableau.

Dans ces quelques lignes, émouvantes, on sent la nostalgie de l'adieu, pudique, retenue, mais présente. Aub pressent que la fin, la sienne, celle de ses amis, approche... Il mourra brutalement quelques jours plus tard, le 22 juillet 1972.

Malraux vu par Max Aub: esquisse d'un portrait inachevé

Laissons Max Aub conclure cette évocation, incomplète, de la grande amitié qui unit les deux hommes. Le texte qui suit et qui a pour titre « André Malraux, portrait », a été récemment publié en Espagne dans un ouvrage intitulé *Cuerpos presentes*, livre qui rassemble des articles écrits par Aub dans divers journaux et revues mexicaines. Nous l'avons traduit.

On ne peut pas toujours éviter d'être poursuivi par les Dieux. Byron n'y parvint pas, peut-être parce qu'il boitait. Pour quelqu'un de bien constitué, les dards sont autres.

Rapide. Assuré. Traversé de tics nerveux, un tank le poursuit, il se retourne, se cache, tire, le détruit. Un autre apparaît alors; deux, dix. Il meurt, mais il les arrête. Au fond, des milliers d'hommes défilent, nus, chargés de chaînes, marchant vers l'espoir.

Il se risque, se met en danger, s'expose, s'aventure, la mèche sur le front. Il détermine, il explique, il forge la réalité : ceci est ainsi, cela est comme cela, ceci d'une autre manière et pour autre chose. Ce qui importe c'est de lutter contre le destin. Vaincre. Conquérir. Tout peut se conquérir.

– Et puis le reste, on s'en fout.

Il lève la main, il effraie la stupidité, il redresse sa mèche sur son front, il fait un clin d'oeil sans le vouloir.

Il ne s'est jamais soucié de ceux qui ne le comprenaient pas.

Ce roi Lear qui se promène par la campagne, glabre, tentant fortune et chance, portant la vie sur la scène...

Risquer sa vie vaut la peine si on peut le raconter, car si on ne peut pas – a dit Monsieur de la Palisse – c'est sans remède.

La vie, quel que soit son prix, est bon marché, mais il faut aller la chercher; il est difficile que d'elle-même elle vienne vous lécher les pieds.

Et ministre. Où a-t-on vu pareille chose ? N'importe quelle chose humaine lui est étrangère sauf l'art ou, pour le dire autrement, les autres peuvent avoir l'impression que toute chose qui n'est pas du domaine de l'art lui est étrangère : lui est l'art parlé, écrit, peint ou sculpté.

Il redresse sa mèche.

Il a traversé les épreuves les plus cruelles, poursuivi par les revers de l'adversité. Accordant la plus haute valeur à la vie, il en perdit beaucoup. Sa manière de s'exprimer se dérobe à l'ordinaire, il fait s'affronter les concepts, laissant la compréhension au libre arbitre de chacun, franchissant constamment les limites, obligeant ceux qui suivent sa pensée à de grandes enjambées.

Aimer les précipices, avec pour seul outilla mémoire; il n'a pas cherché les naufrages, ils se sont offerts à lui. [...]

Il a fait plus que tout autre, car il a eu les moyens à portée de main; mais il les a mis à profit comme peu. Tout laisse supposer qu'on le remerciera. Ça n'aura pas beaucoup d'importance pour lui : il est assez intelligent pour savoir ce qu'on peut attendre des hommes.

Et la fraternité. Et la solitude, qui ne sont pas antithétiques.

La vie et l'oeuvre de Malraux sont solidaires, comme le furent celles de Byron, de Schiller, de Camus au de Mauriac, et cent autres écrivains. Ce n'est pas le cas de nombre d'écrivains du 19ème siècle ni de celui de Stendhal, ni de Balzac, ni de Baudelaire par exemple. Il est curieux de constater que, en règle générale, les romantiques ne transformèrent pas leur vie en œuvre au vice-versa, mais que, tout au plus, tellement convaincus de leur faculté d'imagination, quand ils voyagent ils se contentent de prendre – et de publier – des notes. Que la solidarité entre les œuvres et les faits ne soit pas indispensable pour leur qualité est clairement démontré – en France – par Aragon, Montherlant ou encore Claudel. C'est un amalgame non indispensable. Cependant, pour le reste, il compte. Et le reste, même si ce n'est que l'Histoire (avec un H majuscule) laisse un témoignage.

Puissent cet article et les événements prévus en 2003 pour honorer son centenaire contribuer à une meilleure connaissance de la trajectoire et de l'oeuvre de Max Aub, l'une comme l'autre si emblématiques des séismes du vingtième siècle, dont les fracas se font entendre dans l'actualité de ces jours-ci. Non, l'Histoire n'est pas finie.

Villiers-le Bâcle, le 12 février 2003

*Gérard Malgat : «André Malraux et Max Aub : l'Espagne au cœur de l'amitié.
Deuxième partie : Paris, malgré tout (1958-1972)»,*

Pour citer ce texte :

MALGAT, Gérard : «André Malraux et Max Aub : l'Espagne au cœur de l'amitié.
Deuxième partie : Paris, malgré tout (1958-1972)», *Présence d'André Malraux sur la
Toile*, art. 166, juin 2013. Texte mis en ligne le 10 juin 2013.

URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles.html>>. Texte consulté le [date
exacte du téléchargement].